

mil, le trèfle sont les plantes auxquelles les cendres conviennent le mieux. Nous aurions mis au premier rang les patates et la plupart des racines alimentaires, car ce sont certainement les plantes qui tirent le meilleur profit des cendres vives. Plus loin l'auteur recommande l'emploi de 30 à 60 minots de cendres par arpent. Cette dose est certainement trop forte pour des cendres vives.

A propos des légumes page 38, le petit manuel ne recommande la transplantation que pour les choux et les choux de Siam; cependant les betteraves se transplantent très-bien, c'est même le moyen d'en obtenir les plus forts rendements.

Enfin, à la page 51, on remarque ce passage: "... il est impossible de soumettre des terres, aussi vastes (que les nôtres) à des assolements réguliers comme cela se pratique en Europe." Nous ne pouvons accepter cette conclusion; en Canada nous ne pouvons faire des assolements à courts termes comme en Europe; mais nous pouvons suivre les rotations à longs termes, et ces dernières ne sont pas moins régulières que les premiers.

A part ces quelques remarques que nous nous sommes cru obligé de faire, le petit manuel d'Agriculture est excellent. M. LaRue pourra donc, avec quelques corrections, dans une seconde édition, rendre son livre irréprochable sous tous les rapports.

J. D. SCHMOUTH.

Frais de Poste

Voici ce que nous écrit un abonné de *Grand River, W. O.*:

"MM. les Maîtres de postes de la paroisse et du Grand Sault ont toujours insisté et fini par me faire payer 5 cts. par quartier pour la *Gazette des Campagnes*. C'est, disent-ils, pour le postage. Pour avoir la paix, j'ai payé; mais espérant toujours vous en informer."

Il est surprenant que malgré que le mot *payé* soit imprimé par le maître de poste de Ste. Anne sur les paquets, ou sur chaque journal quand il y en a qu'un seul par paroisse, plusieurs des maîtres de postes obligent les abonnés à payer de nouveau.

Nous prions les autorités postales qui reçoivent de notre part une somme d'argent assez considérable, tous les trois mois, pour le postage de la *Gazette des Campagnes*, de voir à ce que leurs employés ne fassent pas payer pour ce journal un double postage. Ce serait servir très-mal les intérêts de l'agriculture, si cet état de choses se continuait. C'est bien assez de nuire à la circulation des journaux agricoles en exigeant un simple postage, sans en faire payer deux.

RECETTE

Moyen d'empêcher une vache de perdre son lait

Quelques-uns mettent au trayon de la vache, après qu'elle est traitée, un anneau en caoutchouc. D'autres traitent leurs vaches trois fois par jour jusqu'à ce que les muscles des trayons aient atteint assez de force pour retenir le lait.

Un autre moyen est d'appliquer au bout du trayon, un peu de collodion; c'est une substance qui adhère à la peau, et forme une membrane qui empêche le lait de tomber. Elle s'ôte facilement chaque fois qu'on veut traire la vache.

On peut se procurer la collodion chez les pharmaciens.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXXIII

L'entrevue de la victime et du bourreau.

(Suite.)

— Une ! une femme suffit souvent pour briser la toile que dix hommes ont eu bien de la peine à tisser. Cette femme, est-ce la sienne ?

— Non ; sa nièce, ou quelque chose comme cela, une enfant. Quels quo soient les moyens par lesquels il s'est échappé, elle n'y a certainement pas mis la main.

Quoique Matteo donnât cette assurance du ton le plus convain-

cu, ni lui ni Schmitt n'étaient bien persuadés de l'innocence de Betty. Au contraire, dès l'instant où ils avaient découvert qu'elle avait quitté le château noir, tous deux s'étaient dit qu'elle l'avait sans aucun doute, accompagné.

Mais l'Italien crut prudent de ne pas communiquer ces détails à son maître ; car il pensait sagement que c'est le comble de la folie de déprécier les instruments qu'on a soi-même choisis.

La conclusion de tout cela fut que Mortagne félicita Matteo de sa conduite, en lui faisant cadeau d'une jolie somme d'argent, et en lui en promettant d'autre, s'il continuait à bien le servir.

— A qui avez-vous confié la garde de votre prisonnier ? demanda Rodolphe, au moment où le bandit, après s'être confondu en remerciements, s'appretait à se retirer.

— A votre serviteur indien, à Kalu. N'est-ce pas l'ordre que vous m'aviez laissé ?

— Parfaitement ! Kalu et ses compagnons me sont dévoués. Ils ne connaissent qu'une loi, ma volonté, et qu'un plaisir, m'obéir. Dites à Kalu de venir me trouver. J'ai besoin de lui.

L'Italien s'inclina et ferma la porte.

Il descendit par un escalier étroit, dans une pièce basse, où plusieurs des hommes de Schmitt, avec quelques-uns des serviteurs indiens de Mortagne, mangeaient, buvaient, ou passaient nonchalamment leurs temps couchés sur des bancs.

— Au moment où il entra, une main se posa sur son épaule.

C'était celle du meunier de Pelham.

— L'enfant perdu est retrouvé ! murmura-t-il avec un sourire de démon.

— Qui cela ? Ce n'est pas Betty ?

Schmitt fit un signe d'assentiment et se frotta les mains, d'un air triomphant.

— Elle est bientôt de retour au moulin à l'heure qu'il est. On l'a trouvée à moins d'un mille d'ici, errant sur le bord de la mer.

— Et a-t-elle donné une raison de sa faute ? demanda Matteo.

— Elle refuse de répondre à aucune question ; mais, dit le meunier avec un rire brutal, je saurai bien lui délier la langue. Je n'ai jamais encore vu une femme qui ait pu se taire longtemps. Cependant, ce qui m'intrigue, c'est de savoir comment elle s'y est prise pour sortir du château, avec ou sans ce maudit Français.

— Silence ! pas un mot de cela devant ces diables noirs, dit Matteo, en désignant Kalu, qui s'approchait silencieusement.

Puis, se tournant vers Kalu, il lui communiqua l'ordre de Mortagne, et le Javanais sans répliquer, se glissa hors de la chambre aussi silencieusement qu'il était entré.

La conversation qui eut lieu entre Mortagne et Kalu eut particulièrement pour objet les préparatifs à faire pour les pays de l'Orient, où, Mortagne le savait, ses immenses richesses lui assureraient un pouvoir sans limites, et feraient de lui un roi.

Le Javanais reçut ses instructions avec le calme respectueux qui lui était habituel, et quand son maître eut fini, il demanda, en parlant comme d'une chose qui lui était totalement indifférente :

— Et que faire de Jagharita ? doit-elle nous accompagner ?

Les sourcils de Mortagne se contractèrent. Il arpenta l'appartement durant quelques moments sans répondre. Puis, après avoir jeté sur le Javanais un coup d'œil perçant, il dit : non !

Kalu s'inclina.

Rodolphe Mortagne se jeta sur une chaise.

Il était mal à l'aise et préoccupé.

Kalu avait évidemment touché un sujet qui était désagréable à son maître et qui l'irritait.

Mortagne appuya sa tête sur sa main, et regarda fixement le plancher.

Chez le Javanais aussi, il s'était opéré un changement étrange.

Sa figure entière semblait contractée ; sa peau jaune se ridait autour de ses yeux, qui, comme deux points enflammés, brillaient d'une expression méchante et diabolique. Il avait l'aspect d'un reptile qui s'apprete à s'élancer. Il était alors vraiment Kalu "le serpent."

Il eût été heureux pour Mortagne, de lever la tête en ce moment, car il aurait pu lire dans les yeux du Javanais toute la haine qu'il nourrissait contre lui.

Mais Mortagne était absorbé par ses propres pensées. Chaque pas qu'il faisait l'amenaient plus près du bord du précipice ; mais il